Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 88 (1961)

Heft: 3

Artikel: Patois et ancien français : (suite)

Autor: Chessex, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-232244

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En ancien français, le verbe esrener signifia d'abord « rompre les reins »; ensuite, au figuré, « briser de fatigue ». Sous la forme raccourcie erner, il fut employé par les poètes de la Pléiade (XVI° siècle). Ecrit ensuite érener, il subsista tant bien que mal jusqu'au XVIII° siècle, époque où il fut éliminé par son synonyme « éreinter », néologisme apparu au XVII° siècle. Mais les patois sont plus coriaces que le français! Si quelques-uns, il est vrai, ont adopté éreintà, la plupart sont restés fidèles à érenà, que les Gruériens prononcent arenà.

On lit dans Rabelais, d'une part : Ils luy graphinoient le nez, et d'autre part : Lequel un des geans avoit égraphigné. En vieux français, grafigner, esgrafigner, égrafigner = égratigner. Mais, passé le XVI^e siècle, ces verbes, reniés par le français, se réfugient dans les dialectes, et, en particulier, dans nos patois, qui disent : grafegnî, grafougnî, grafounâ, égrafegnî, égrafougnî.

Au moyen âge, le verbe « attacher » avait deux formes : estachier et atachier, mais le premier était de beaucoup le plus courant. Par un curieux retour de fortune, c'est, plus tard, atachier, devenu « attacher », qui a évincé son concurrent. Toujours fidèles au passé, les patois ont conservé étatsî et étatchî. Dans le français régional romand, on a dit longtemps étacher, témoin cette phrase de 1749 : Nous sommes alés relevés et étacher la vigne.

François Villon écrivait au XV^e siècle: Je destains (j'éteins) le feu, et Jules Cordey, dans Por la Veillâ, parle d'un feu qui ne s'éteint jamais: clli fû que sè détyeint jamé. Ce verbe, déteindre pour « éteindre », que le français a répudié dès le XVI^e siècle, a donc perduré dans les patois sous la forme détyeindre, illustrant une fois de plus cette vérité, savoir que bien souvent l'ancien français est plus près du patois que du français moderne.

Le verbe *férir* (frapper, blesser, combattre), bien vivant en ancien français, fut, aux XVI^e et XVII^e siècles, éliminé par « frapper ». Il n'en reste plus au-

jourd'hui que des vestiges: la locution « sans coup férir » et le participe passé « féru », au sens figuré, comme dans Cyrano de Bergerac: « Ah! vous aimez les gâteaux frais? — J'en suis férue. » Mais il en est autrement des patois: « férir », sous les formes fière, fiaire, y a toujours plein droit de cité. Dans La Veillâ à l'Ottô, on lit sous la plume de Marc à Louis: fau fière fè, il faut frapper fort, et, dans Po recafâ, sous celle de Charles Testuz: coumein l'alâvè fiaire di z'haurè, comme il allait « frapper » dix heures (le français dit « sonner »).

« Il n'y a que quinze jours qu'il fut foité par les carrefours de la ville de Bourges », écrivait au XVI° siècle Nicolas de Troyes. La prononciation moderne, « fouetter », est relativement récente, et Richelet, en 1680, recommandait encore de dire foiter. En Suisse romande, foiter s'est maintenu très longtemps, et, dans mon enfance, je l'ai souvent entendu. Quant aux patois, ils sont partagés : on y trouve fouettâ aussi bien que fouattâ.

En France, aux XII^e et XIII^e siècles, répandre du fumier sur ou dans le sol ne se disait pas « fumer », mais femer (et quant au « fumier », c'était du femier). C'est par l'attraction de fumer = dégager de la fumée, que, dès le XIV^e siècle, l'e de la première syllabe s'est changé en u. Ici, les patois sont unanimes : tous, en plein XX^e siècle, disent toujours femâ ou fémâ.